

LES GRANDS JEUX DES SURRÉALISMES

Henri BÉHAR

Il était un homme très impressionnable qui un jour alla consulter une voyante. Celle-ci lui annonça un grand avenir politique. « Munie seulement de l'heure et du lieu de naissance du consultant, la devineresse a fixé une boule de cristal et s'est mise à parler. Elle lui a prédit un grand bouleversement dans sa vie en 1931-1932, un voyage en Asie, où il resterait vingt ans, en butte à de continuels dangers, puis ce serait la tranquillité à la tête d'un important parti politique. L'observation des lignes de sa main a révélé en lui une forte dualité psychologique¹... » Cet homme n'est autre qu'André Breton, qui a relaté aussitôt sa visite à sa femme. Ce récit constitue même l'arrière-plan de sa « Lettre aux voyantes », publiée dans *La Révolution surréaliste* en octobre 1925, à laquelle il tenait tant qu'il la redonna à la suite de la nouvelle édition du *Manifeste du surréalisme* en juin 1929.

Vous pensez bien que lorsque les jeunes gens du Grand Jeu se présentèrent à lui, il leur fit bonne mine, dans la mesure où ils exploraient l'une des voies constitutives de sa quête, l'autre étant justement la politique, qui ne laissait pas le Grand Jeu indifférent. Lorsque ceux-ci franchirent le pas et se décidèrent à publier une revue, c'était bien pour apporter leur contribution originale à une recherche expérimentale commune. À cet égard, observons qu'à l'été de 1928, la toute première page de la revue *Le Grand Jeu* s'ouvre sur de la publicité, et pas n'importe laquelle, puisqu'elle célèbre justement *Nadja* de Breton et le *Traité du style* d'Aragon. Un papillon annonce même la sortie simultanée du recueil poétique *Le Grand Jeu* de Benjamin Péret – pour s'en distinguer. Comme si surréalisme et Grand Jeu, dès cette première page étaient indissolublement liés, sans difficultés particulières.

Sans entrer dans le détail d'une complicité qui demanderait bien des pages, je voudrais ici montrer que les relations des membres du Grand Jeu avec les surréalistes furent certainement moins radicales qu'on ne pense généralement et beaucoup plus précises et fructueuses qu'on ne l'a dit.

1. H. Béhar, *André Breton le grand indésirable*, Calmann-Lévy, 1990, p. 191-192. Je résume ici une lettre de Breton à sa femme Simone, le 9 juillet 1925.

Encore faut-il accepter de lire les textes de très près, et ne pas considérer chaque groupe comme un ensemble monolithique arc-bouté sur ses principes. Car des débuts du groupe Simpliste à Reims jusqu'à la disparition du Grand Jeu, la configuration intellectuelle des Phrères a évolué, tout autant que celle du surréalisme d'un manifeste l'autre. C'est déjà ce que laissait entendre Viviane Couillard-Barry lorsqu'elle situait le Grand Jeu aux frontières du surréalisme dans un suggestif article de *Mélusine*² auquel je n'apporterai qu'une accentuation particulière.

I. LE GRAND JEU ET LE SURRÉALISME DU *PREMIER MANIFESTE*

Pour ce qui est de la préhistoire du mouvement, on sait comment Daumal en a jugé, dans une lettre de 1926 à Maurice Henry. Évoquant le groupe adolescent de Reims formé par Gilbert-Lecomte, Vailland, Meyrat et lui-même, Daumal rappelle leurs « affinités » innées, leur « mysticisme puissant et dédaigneux de toute morale humaine » et leur recherche « dans le Rêve pur [de] cette révélation, [de] ces Souvenirs-absolus d'éternité » :

*ce qui, ajoute-t-il, nous fit surréaliste avant que ce mot ne soit connu. Le Manifeste de Breton et le 1^{er} numéro de la [Révolution surréaliste], nous donnèrent seulement la surprise de savoir que nous étions de notre époque.*³

Que faut-il retenir au juste de cette affirmation ? Que le groupe de Reims ait suivi, dans une certaine mesure son propre mouvement, rien ne saurait s'y opposer. Rappelons seulement que Daumal rencontre ses camarades en 1923 et que la création du patronage Saint Pliste peut être datée de 1924 ; qu'en ce sens, à supposer que les simplistes aient découvert *La Révolution surréaliste* dès son premier numéro, la période de pure autonomie, si fondamentale dans la mythologie du Grand jeu, se réduit d'autant. Et encore ne faudrait-il pas exagérer le surréalisme inné des simplistes. À lire les frasques de ces jeunes écoliers, leurs virées au Cosmos ou autres bars de Reims, telles que les retracent leurs correspondances, on est plutôt en face d'une explosion non-conformiste dont la jeunesse bourgeoise n'est pas avare. À tout prendre, on rapprocherait volontiers leur attitude de la provocation dadaïste. Dada était-il d'ailleurs ignoré des simplistes ? On rappellera seulement que c'était là le surnom de Vailland... Restent bien sûr le goût pour l'occulte,

2. V. Couillard : « Aux frontières du surréalisme : le Grand Jeu », *Mélusine*, n° III, 1982, p. 164-180.

3. R. Daumal, *Cor.*, Gallimard, 1992, t. I, p. 125-126.

l'asphyxie au tétrachlorure de carbone, les explorations télépathiques. Mais il n'est pas certain que ces expériences, pour déterminantes qu'elles aient été, auraient suffi à fonder un groupe littéraire sans le contexte de l'époque, à savoir sans le mouvement surréaliste, en germe depuis le début des années vingt.

Or ce que dit la lettre de Daumal, par-delà l'affirmation identitaire, c'est que les simplistes furent très tôt au courant des activités parisiennes du mouvement, et qu'ils n'ont donc eu d'autre possibilité que de se former au contact même du surréalisme. Roger Gilbert-Lecomte lit ainsi *Sur le fleuve Amour* dès septembre 1925⁴. Et il serait intéressant, de ce point de vue, de revenir sur nombre de lettres échangées par les simplistes. Par-delà l'humour non conventionnel dont elles témoignent, elles pourraient bien apparaître comme des essais explicites d'écriture automatique. Pierre Minet connaît d'ailleurs aussi personnellement Claude Naville, marxiste et trotskiste convaincu, dès le début 1926, et aurait ainsi été en contact indirect avec son frère, Pierre Naville, au moment où celui-ci agitait dans le groupe la question de l'engagement communiste⁵. Seul ou en compagnie de René Daumal, ils lui rendent visite à l'Hôtel de La Rochefoucauld, où avait d'abord siégé le Bureau Central de recherches surréalistes et *La Révolution surréaliste*⁶. Pour sa part, Daumal suit d'ailleurs attentivement, à partir de cette date au moins, les numéros de *La Révolution surréaliste*, comme en témoigne sa correspondance, et il en apprécie le contenu :

*N° 3 et 4 de Rev. Surr. : fort belles choses – ils se mettent en colère – le mouvement révolutionnaire (en tant que social) dirigé par Antonin Artaud.*⁷

Daumal, renvoyant au difficile dialogue entre *Clarté* et les surréalistes, analyse très bien la situation politique du mouvement. Mais il y a plus intéressant encore dans notre perspective : c'est en effet dans cette même lettre où Daumal s'enthousiasme pour les livraisons de *La Révolution surréaliste* qu'il évoque la possibilité d'un « manifeste simpliste » dont le modèle surréaliste est évident, manifeste à rédiger à plusieurs pour rendre publique leur « vision des choses », et qui devra « préciser différences avec surréalisme »⁸. Le point est d'importance. Car s'il est encore possible de discuter le rapport du simplisme rémois avec le surréalisme, dans la

4. H. J. Maxwell, *Roger Gilbert-Lecomte*, L'Originel, 1995, p. 76.

5. Voir : P. Minet, *La Défaite*, Allia, 1994, p. 141.

6. R. Daumal, *Cor. I*, Gallimard, 1992, p. 81.

7. *ibid.*, p. 76.

8. *ibid.*, p. 77.

mesure où manquent diverses informations tenant à la culture exacte des jeunes lycéens, il semble bien que le passage du simplisme au Grand Jeu, outre la montée de Reims à Paris et les différents contacts qu'elle permet, se fasse d'abord par une confrontation essentielle avec le surréalisme.

La différenciation d'ailleurs ne se fait pas brutalement. On sait que Maurice Henry, avant de rejoindre le Grand Jeu, avait souhaité s'adresser à Breton. Or lorsqu'il se présente à Vailland en mai 1926 comme « surréaliste », Daumal s'empresse d'insister sur la parenté effective des simplistes et des surréalistes : « C'est pour cette glissade sur le dos vers un vertige des âmes que nous aimons le surréalisme – au même titre que l'opium – Nous sommes surréalistes, à des nuances près.⁹ » Et d'évoquer dans la même lettre :

cette même tendance manifestée en même temps chez vous [Maurice Henry], chez les surréalistes, chez nous – réfractée il est vrai de façons différentes par les différences de tempérament¹⁰.

Le rapprochement avec les surréalistes, tout naturel dès lors que se conçoit, du côté simpliste, une parenté réelle avec leurs aînés, se fait d'ailleurs avec l'assentiment de ces derniers, et semble s'engager en toute courtoisie. Daumal, en février 1926, projette d'aller « voir Breton¹¹ » et obtient rapidement rendez-vous, comme Vailland d'ailleurs, avec deux « amis » dudit Breton, Félix et Pierre Unik¹², qui leur font des propositions plutôt intéressantes et visiblement bien accueillies :

Ces deux types : des amis de Breton, etc. – voilà donc la chose miraculeuse qu'ils me disent : [...] ils m'ont proposé de fonder une Revue, patronnée par Breton – Vailland non encore prévenu, participera – et toi aussi et toi aussi ! – ce sera une revue littéraire et politique aussi [...] sous la protection des surréalistes, mais plus jeune...¹³

Ceci est d'ailleurs confirmé par une lettre de Roger Vailland à Roger Gilbert-Lecomte :

9. R. Daumal, *Cor. I*, *op. cit.*, p. 115.

10. *ibid.*, p. 118.

11. R. Daumal, *Cor. I*, p. 87.

12. Encore élève au Lycée Louis-Le-Grand, Pierre Unik animait une revue scolaire, *Hypo-Rbêto*. Il rejoignit le groupe surréaliste à la fin de 1925. Externe au même lycée, son ami Félix était réputé se droguer. Voir mon article : « Adhérer au surréalisme », dans *L'Entrée en surréalisme*, actes du séminaire du Centre de recherches sur le surréalisme réunis par Emmanuel Rubio, Phénix éditions, 2004, p. 51-64.

13. R. Daumal, *Cor. I*, p. 96 voir aussi p. 98 au sujet des contacts entre Vailland, Félix et Unik.

*Tu pourrais aller voir de ma part [...] Pierre Unik, l'un des surréalistes orthodoxes et si tu t'entends avec lui [...] avoir des choses de lui, si elles en valent la peine, ou peut-être des autres, ce qui serait plus intéressant.*¹⁴

On notera l'enthousiasme de Daumal. Mais la personnalité de l'émissaire surréaliste est également à retenir. Car Pierre Unik fait partie de l'aile la plus volontiers politique du mouvement (c'est le sens de l'orthodoxie chez Vailland). Dès 1926, il s'est prononcé ouvertement en faveur d'une alliance intime entre surréalisme et communisme – au prix de l'exclusion d'Artaud ou de Soupault par exemple. Daumal en est d'ailleurs parfaitement conscient. D'Unik, il n'aime pas l'article paru dans *La Révolution surréaliste*, « Vive la mariée », et note presque immédiatement « un obstacle [dans sa position] : il voudrait que cette revue ait une "attitude politique" bien nette »¹⁵. Unik sera de fait un des surréalistes les plus ennemis du Grand Jeu lors de la réunion de la rue du Château en 1929. Le premier contact scelle-t-il donc un inévitable malentendu et annonce-t-il les heurts à venir ? Ce qui est certain, c'est que le Grand Jeu, dès les premiers jours, est face à deux états du surréalisme : celui des débuts, anarchiste, volontiers ésotérique, et celui de 1926, puis de 1929, proche du communisme.

Il n'est pas inintéressant en effet que Daumal se montre particulièrement attentif aux numéros de *La Révolution surréaliste* placés sous l'influence d'Antonin Artaud. Et l'on pourrait aisément émettre l'hypothèse que le moment proprement artaldien du surréalisme, auquel Breton mettra rapidement fin pour des raisons stratégiques et politiques, se poursuivra d'une certaine manière dans l'expérience du *Grand Jeu*. Les effets de résonance sont multiples. On pourrait ainsi en cerner un certain nombre autour du thème de l'Orient par opposition à la décadence occidentale. L'annonce par Vailland de l'arrivée des « chers nègres » à Paris¹⁶ rappelle trop l'appel surréaliste aux hordes asiates pour qu'il soit nécessaire d'y insister. Comme *La Révolution surréaliste*, le *Grand Jeu* fait appel au savoir de l'Orient comme seule issue à la pourriture occidentale : « L'Est part de l'Est, meurt et retourne à l'Est, ressuscité. Tout ce qui est d'occident est de mort, d'Ouest décédé, de Couchant trépassé.¹⁷ » Mais le groupe se rapproche plus précisément d'Artaud par ce qu'il met sous cette thématique orientale. On sait en effet combien l'Orient aura joué pour les

14. Roger Vailland, Lettre du 2 août 1926, dans *Écrits intimes*, Gallimard, 1968, p. 35.

15. R. Daumal, *Cor. I, op. cit.*, p. 133.

16. « Colonisation », *Le Grand Jeu*, n° 1, p. 59.

17. R. Gilbert-Lecomte, « La Prophétie des rois mages », *Le Grand Jeu*, n° 2, p. 1.

surréalistes le rôle de concept-tampon propre à canaliser tous les refus de la société capitaliste, y compris pour Breton. Pour les Grands Joueurs au contraire, comme pour Artaud, l'Orient renvoie d'abord à un ensemble de doctrines religieuses, ésotériques et autres. La curiosité de Daumal pour la pensée indienne est bien connue. Rolland de Renéville, dans son *Rimbaud le voyant*, fera remonter jusqu'aux Upanishads la pensée de Rimbaud – sans obtenir l'assentiment d'un Aragon par exemple¹⁸ – mais en suivant une orientation qui ne devait pas déplaire à Artaud. Pour tous, qui plus est, intervient une médiation importante : celle de René Guénon. *Orient et Occident* est recommandé dans *La Révolution surréaliste*, n° 2, 1925, p. 15, à l'initiative d'Artaud. Ses thèses sont discutées, pour être globalement reçues, dans le premier numéro du *Grand Jeu*. N'est-ce pas Guénon qui offre au Grand Jeu cette idée fondamentale d'un message unique passant parmi les diverses traditions religieuses, et n'est-ce pas lui encore qui permet, pour Artaud comme pour le Grand Jeu, le lien entre l'expérience poétique et la Tradition, auquel Renéville comme Daumal tiennent tant ? À partir de cette Tradition, pour le Grand jeu pourra se développer une mystique sans dieu qui entre dans un jeu d'échos permanent avec la quête propre d'Artaud.

II. AUX TEMPS DU *SECOND MANIFESTE*

Est-il possible de concevoir la rencontre entre le surréalisme et le Grand jeu comme une confrontation brutale entre deux moments du surréalisme, comme si se jouaient en fait les débats de 1926-1927 ? Une telle analyse serait trop « simpliste ». Car le Grand Jeu, pour obnubilé qu'il soit par le surréalisme de 1925, ne saurait ignorer le sort réservé à la phase artaldienne du surréalisme, ni la mutation politique du mouvement. Dès le premier numéro de leur revue, Daumal et Gilbert-Lecomte savent parfaitement que le surréalisme d'Artaud, mystique, apolitique, a déjà été déclassé, et qu'ils ne peuvent conquérir une véritable position d'avant-garde sans se situer à leur tour dans le champ politique – plus précisément aux côtés des forces communistes. La rencontre ainsi ne se joue pas seulement entre le surréalisme politisé et le Grand Jeu, mais aussi à l'intérieur du Grand Jeu. Le surréalisme, pour négocier son virage politique, avait été contraint, pratiquement, de se défaire de son aile la plus métaphysique, considérée comme droitière. Le Grand Jeu au contraire

18. Voir le ton hautain de son compte rendu, dans *Chroniques*, Stock, 1998, p. 336 et la réaction de Monny de Bouilly, *Au-delà de la mémoire*, Samuel Taster éditeur, 1991, p. 220.

tente à nouveau d'unir mysticisme et politique, et offre ainsi au surréalisme une autre résolution de ses contraintes antérieures – comme si la déchirure n'avait pas été nécessaire.

Ajoutons que les membres du Grand Jeu se sont si bien mêlés aux surréalistes qu'ils n'ont pas hésité à faire le coup-de-poing avec eux lorsqu'il s'est agi d'interdire la seconde représentation par le Théâtre Alfred Jarry, et plus particulièrement par Artaud, son metteur en scène, du *Songes* de Strindberg, le 9 juin 1928¹⁹.

La soirée de la rue du Château fait parfaitement apparaître la proximité entre les deux groupes, mais aussi la difficulté de la position adoptée par le Grand Jeu. La conciliation rêvée entre 1925 et 1929 sera très éphémère et l'implosion du Grand Jeu répète les déchirures du surréalisme en 1926-1927.

La soirée au Bar du Château

On connaît de reste la vulgate touchant la soirée de la rue du Château : Breton et Aragon, inquiets de la montée en puissance du Grand Jeu auraient organisé une sorte de procès de ce groupe, destiné à l'affaiblir et le discréditer. Dans cette optique, le passage de Monny de Bouilly du surréalisme au Grand Jeu ne pouvait que renforcer l'appréhension des surréalistes, comme les ambiguïtés entourant le va-et-vient de Delons de l'un à l'autre groupe au moment même de la soirée, ainsi que l'ont bien analysé Alain et Odette Virmaux²⁰. Le ton cinglant et manifestement polémique de « À suivre – petite contribution aux dossiers de certains intellectuels à tendance révolutionnaire » va évidemment dans le sens d'un règlement de comptes sans merci.

Analysant ce débat sous l'angle sociologique, c'est-à-dire de la stratégie des deux groupes pour la conquête du pouvoir dans le champ littéraire qui leur était imparti, Norbert Bandier a déjà montré, avec nuance, combien ils restaient proches l'un de l'autre²¹. Il insistait notamment sur la volonté de Breton de regrouper tous ceux qui avaient fait partie du mouvement

19. Ainsi, Breton écrit à Simone le 11 juin 1928 : « Ah bien non, ça n'a pas été ordinaire samedi. Tu nous vois tous arrivant avec nos places louées au Théâtre de l'Avenue. Il y avait Aragon, Noll, Prévert, Desnos, Duhamel, Tanguy, Unik, Sadoul, Baldensperger, Copen, Péret, Tual, Boiffard, Mégret, Carrive, Pia, sept ou huit types du Grand Jeu. Enfin, nous étions une trentaine. Flics à la porte. Artaud dans l'antichambre désignant du doigt aux flics ceux qui ne devaient pas entrer. »

20. André Delons, *Au carrefour du Grand jeu et du surréalisme*, Rougerie, 1988, p. 24 sq.

21. Norbert Bandier, *Sociologie du surréalisme, 1924-1929*, La Dispute, 1999, « Le contenu de la position collective en 1929 », p. 364-374.

par le passé²², et soulignait le fait que cette réunion s'était achevée sur le principe d'une collaboration des membres du Grand Jeu, sous réserve que Vailland désavoue ses articles alimentaires sur le préfet de police Chiappe.

Pour ma part, ayant eu accès à la correspondance d'André Breton, je puis témoigner, comme je l'ai d'ailleurs indiqué dans la biographie que je lui ai consacrée²³, qu'il prisait fort les collaborateurs du Grand Jeu, à l'exception de Roger Vailland, jugé trop barbant. Il aurait été incohérent de tendre un piège à ceux que l'on voulait rassembler, qui plus est en inscrivant à l'ordre du jour un débat proposé par les adversaires supposés ! J'ajoute que le fait que le Grand Jeu ait répondu collectivement à la lettre précédant la réunion ne peut être que positif, au regard de la sociologie institutionnelle.

C'est dire que, dans son ensemble comme dans le détail, la lecture polémique, complaisamment reprise par André Thirion²⁴, est sujette à caution.

1. Aucun document, jusqu'à nouvel ordre, n'établit véritablement la préméditation prêtée à Breton et Aragon. L'interprétation machiavélique fait peu de cas des circonstances, même les plus minimales, qui peuvent faire basculer ce genre de soirée. Ne mentionnons que la présence de Simone dans la salle, ce qui, la correspondance en témoigne, a véritablement troublé Breton et a certainement « surdéterminé » ses propos²⁵. Daumal lui-même n'était pas indifférent à ce genre de circonstances, et fournit dans une lettre à Renéville une interprétation originale de l'enquête surréaliste sur l'amour, de cette même année 1929, dans laquelle il voit l'affrontement entre Simonistes et Musardins²⁶. Le fait peut paraître anecdotique. Il a au moins le mérite de rappeler que la réunion de la rue du Château s'inscrit dans un contexte de troubles bien plus importants dans le groupe surréaliste. Dans cette optique, le Grand Jeu apparaissait visiblement aux yeux de Breton comme un allié possible. La suite de la réunion en témoigne, puisqu'Aragon, quelques mois plus tard, proposera à Daumal, Gilbert-Lecomte, Renéville, de collaborer à un

22. « Breton essaie de réunir tous ceux qui furent des nôtres [...] » lettre à Janine Bouissounouse, citée par la destinataire dans *La Nuit d'Autun*, Calmann-Lévy, 1977, p. 41.

23. Henri Béhar, *André Breton, le grand indésirable*. Calmann-Lévy, 1990, p. 217-218.

24. André Thirion, *Révolutionnaires sans révolution*, Laffont, 1969, p. 182.

25. Breton en avait été si troublé qu'il lui envoya un pneumatique dans lequel il écrivait : « Je trouve désolant, dans ces conditions, que tu aies cru bon de faire, lundi soir rue du Château, une entrée sensationnelle ou, à tout le moins, très remarquée. Si tu avais bien voulu m'épargner si peu que ce soit, il t'était facile de ne pas arriver seule, par exemple. » Correspondance du 16/03/29, coll. Sylvie Sator.

26. R. Daumal, lettre du 7 novembre 1929, *Cor.*, II, Gallimard, 1993, p. 55.

hommage collectif à Breton qui aurait fait pendant au « Cadavre ». La réaction de Daumal est d'ailleurs singulière : lui qui ironisait sur les querelles intestino-sentimentales se sent bien plus proche des surréalistes bretoniens que des auteurs du « Cadavre » ou de *Documents*. Avant comme après la réunion de la rue du Château, il semble prêt à collaborer avec eux. Seule condition : préciser les différences entre les deux groupes dans sa « Lettre à André Breton »²⁷.

2. L'interprétation par l'affrontement de groupes d'avant-garde et la conquête du champ culturel ne manque cependant pas de pertinence. Elle s'impose même dès lors que, le premier moment passé, Breton et Aragon, de sang-froid, décident de rédiger une notice comminatoire à l'égard du Grand Jeu. Plus qu'une tentative de liquidation, il s'agit pourtant d'une tentative d'agrégation – dont le plus grand obstacle, symbolisé par la signature collective du Grand Jeu à l'appel de la rue du Château, résiderait en fait dans l'identité de la résultante. Et cela des deux côtés de la rencontre. Car il serait par trop naïf de faire de cette conquête du champ culturel le seul apanage des surréalistes. Il peut être intéressant, de ce point de vue, de revenir à la réaction des membres du Grand Jeu lors de la proposition, par Unik, d'une revue commune. Daumal se réjouit sans réserve, mais Gilbert-Lecomte, dans sa réponse, marque aussitôt le pas :

Toujours est-il que Simpliste le 17 mai 1927 succédera au surréalisme comme icelui au dadaïsme (voy toi-même dans ta pensée ce qui dans Simpliste est supérieur plus beau, plus chose que surréalisme...). Je t'en écrirai un jour le manifeste. « Phosphènes et bavures d'un simpliste ». Réalisation (hélas). Mais tout sera prêt pour revue, actes (Révolution sempiternelle, annexion à nous de tous les surréalistes déjà vieillots de 1924) manifestes et manifestations.²⁸... »

Or Renéville, lors de la proposition d'Aragon, ne dit pas autre chose :

Le surréalisme, démonétisé à l'heure actuelle, et sentant le flambeau de l'Esprit glisser de ses mains noueuses dans les nôtres si pures, a reçu de son médecin le conseil d'une transfusion de sang. [...] le Grand Jeu est un dépassement du surréalisme.²⁹

Le Grand jeu, dans cette perspective, garderait, il est vrai, le mérite de ne pas avoir lancé les hostilités. Mais on pourrait aussi bien revenir à la soirée

²⁷ *Ibidem*, p. 88-93.

²⁸ R. Gilbert-Lecomte, *Cor.*, Gallimard, 1997, p. 99-100 et R. Daumal, *Cor. I, op. cit.*, p. 96.

²⁹ Lettre de Renéville à Daumal du 17 mars 1930, cité in Daumal, *Cor.*, II, *op. cit.*, p. 93-94.

de la rue du Château elle-même, et souligner que c'est André Delons qui en fournit le thème central, non discuté dans les faits, mais mis à l'ordre du jour, à savoir le sort fait à Léon Trotski par l'URSS. À ce sujet, Alain et Odette Virmaux rappellent à juste titre l'interprétation de Thirion dans *Révolutionnaires sans révolution* :

C'était une proposition des plus singulières, son auteur n'ayant jamais manifesté jusqu'alors un intérêt spécial pour la politique. Mais la manœuvre était habile. Tout examen du cas de Trotsky ne manquerait pas de partager les destinataires de la lettre du 12 février autrement que je ne le désirais : à coup sûr les membres du parti, dont j'étais, seraient isolés, et leur audience réduite pour le reste de la discussion, si tant est que la discussion puisse encore se poursuivre après la chute de cet énorme pavé.³⁰

L'angélisme volontiers prêté au Grand Jeu ne résiste évidemment pas à l'analyse.

3. Dès lors que cette rivalité dans le champ de l'avant-garde est partagée par tous les participants à la soirée de la rue du Château, il faut remarquer que les membres du Grand Jeu, engagés par la proposition de Delons, considéraient la politique comme lieu de valorisation de l'avant-garde. L'avant-garde littéraire ne pouvait vraiment prétendre à un tel statut qu'en se doublant d'une avant-garde politique. Or de ce point de vue, le Grand Jeu n'est plus du tout l'innocente proie d'un groupe agressif. Il est au contraire victime de sa propre volonté de s'afficher à la pointe de l'avant-garde, et du terrain choisi pour cette promotion. Il est peu de dire en effet que le Grand Jeu n'avait pas les moyens de son ambition, pratiquement comme théoriquement. Attardons-nous un instant sur l'aspect pratique, dont le cas Vailland ne représente qu'un exemple. Les surréalistes ont certainement monté en épingle un article anecdotique, qui n'était pas nécessairement sans ironie de la part de son auteur. Mais c'est aussi la règle de cette pureté d'avant-garde que de ne prêter le flanc à aucune des attaques par trop prévisibles. Les membres du Grand Jeu les pratiquaient eux-mêmes : que l'on pense à la critique de Guéhenno par Delons par exemple. Ils ne pouvaient donc prétendre échapper à une règle polémique qu'ils avaient fait leur, et leur réaction à l'affaire Vailland le montre assez bien. Tous désavouent, en public comme en privé, les articles en cause, et Vailland ne tardera pas à quitter le groupe – ce dernier entérinant finalement parfaitement la discipline surréaliste et révolutionnaire.

30. André Thirion, *Révolutionnaires sans révolution*, Laffont, 1972, p. 187-88, cité dans André Delons, *Au carrefour du Grand jeu et du surréalisme*, Rougerie, 1988, p. 28.

Vailland n'était d'ailleurs pas le seul à être mis en cause par les surréalistes. Parmi les signataires de la réponse collective du Grand jeu à l'appel de la rue du Château, figurait Monny de Bouilly. On retient souvent, après Breton et Aragon, la gêne occasionnée par la présence d'un ancien surréaliste passé au Grand jeu. Mais c'est oublier que cet « ancien collaborateur de *La Révolution surréaliste* » était devenu entre-temps, selon les mots de Breton et Aragon, un des « fondateurs de l'éphémère torchon : *Discontinuité*, caractérisable essentiellement par une déclaration de dilettantisme anticommuniste³¹. » Ce qui est certain, c'est qu'une certaine culture du désespoir y avait décidément oblitéré toute perspective politique, et que le cas de Trotski, pour le coup, y avait été abordé d'une manière d'où était exclue toute complaisance.

Il est difficile, à partir de là, de ne pas noter le caractère flottant, sinon contradictoire, de la réaction du Grand jeu à la réunion de la rue du Château. L'éviction de Vailland touche un membre dont le sentiment révolutionnaire reste peu suspect, et auquel les surréalistes ne demandaient qu'un désaveu de ses chroniques de *Paris-Midi*. Monny de Bouilly au contraire reste membre à part entière du Grand Jeu. Mieux, Ribemont-Dessaignes, qui avait soutenu le Grand Jeu face aux surréalistes lors de cette réunion, est naturellement invité à publier dans la revue. Mais il y donne un article, « Politique », qui explicite le propos du premier chapitre de *Frontières humaines*, et présente une critique ouverte du projet communiste. Le Grand Jeu, de fait, ne choisit pas. Il se place sous le regard cruel de la discipline politique – qui lui fait exclure un de ses membres fondateurs – sans pour autant adopter une attitude cohérente au regard de cette même perspective. L'implosion du groupe au moment de l'Affaire Aragon, trois ans plus tard, sera le meilleur témoin de cette incohérence et impose par là même un regard en retour sur la réunion de la rue du Château. Les amateurs de mises en scène sacrificielles y voient souvent le premier coup porté par le cynisme surréaliste à la vertu des grands joueurs. Mais il est loisible de se demander au contraire si la discipline surréaliste, pour cruelle qu'elle fût, n'aura pas singulièrement manqué au Grand Jeu, cette absence le menant inéluctablement – sur le terrain qu'il s'était lui-même choisi – à sa désagrégation.

Le *Second Manifeste* et après

On cite à satiété la fameuse phrase du *Second Manifeste du surréalisme* sur ce point suprême d'où les contradictoires se trouvent abolis, sans voir

31. André Breton, *Œuvres complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1988, p. 956.

combien elle rencontre les préoccupations constantes des membres du Grand Jeu. Qu'on me permette de reproduire ici tout au long les propos de Breton touchant le Grand Jeu dans le même texte, publié dans le dernier numéro de *La Révolution surréaliste* le 15 décembre 1929 :

Je cherche, autour de nous, avec qui échanger encore, si possible, un signe d'intelligence, mais non : rien. Peut-être sied-il, tout au plus, de faire observer à Daumal, qui ouvre dans Le Grand Jeu une intéressante enquête sur le Diable, que rien ne nous retiendrait d'approuver une grande partie des déclarations qu'il signe seul ou avec Lecomte, si nous ne restions sur l'impression passablement désastreuse de sa faiblesse en une circonstance donnée () ? Il est regrettable, d'autre part, que Daumal ait évité jusqu'ici de préciser sa position personnelle et, pour la part de responsabilité qu'il y prend, celle du Grand jeu à l'égard du surréalisme. On comprend mal que ce qui tout à coup vaut à Rimbaud cet excès d'honneur ne vaille pas à Lautréamont la déification pure et simple. « L'incessante contemplation d'une Évidence noire, gueule absolue », nous sommes d'accord, c'est bien à cela que nous sommes condamnés. Pour quelles fins mesquines opposer, dès lors, un groupe à un groupe ? Pourquoi, sinon vainement pour se distinguer, faire comme si l'on n'avait jamais entendu parler de Lautréamont ? « Mais les grands anti-soleils noirs, puits de vérité dans la trame essentielle, dans le voile gris du ciel courbe, vont et viennent et s'aspirent l'un l'autre, et les hommes les nomment Absences » (**). Celui qui parle ainsi, en ayant le courage de dire qu'il ne se possède plus, n'a que faire, comme il ne peut tarder à s'en apercevoir, de se préférer à l'écart de nous.*

(*) Cf. « À Suivre » (Variétés, juin 1929).

(**) DAUMAL : « Feux à Volonté » (Le Grand Jeu, printemps 1929)³².

De ce long paragraphe il faut retenir ceci : à l'instar de Tzara autrefois, Breton cherche des hommes avec qui il aurait encore quelque signe à échanger. Et après Tzara, il distingue Daumal (et, à la rigueur, Roger Gilbert-Lecomte), ne cachant pas ses réserves qui, somme toute, pourraient facilement être levées, surtout si l'on en croit la dernière citation. Elles confinent à la mauvaise foi, dans la mesure où le procès du Bar du Château n'est plus d'actualité, où Daumal, qui n'a rien sollicité, n'a pas à se situer par rapport au surréalisme. Lui demander de se situer dans le Grand Jeu relève de l'ingérence. Enfin, tous ceux qui savent la

32. André Breton, *Œuvres Complètes*, t. I, *op. cit.*, p. 817-818.

connaissance profonde que Breton avait de Rimbaud ne laisseront pas de s'étonner de lui voir préférer Lautréamont et de reprocher son absence dans un numéro de revue explicitement consacré au premier !

En revanche, on relèvera son refus d'opposer les deux groupes, l'approbation de l'enquête sur le Diable, qu'il reprend dans la revue en la titrant « Une enquête surréaliste »³³, et tout le raisonnement découlant de cette analyse, qui le conduit de « l'alchimie du verbe » à celle de Nicolas Flamel, et de là à l'occultation, terme qu'il convient de prendre dans tous les sens.

Retardée pour des raisons matérielles, la réponse de Daumal (évidemment concertée avec ses amis) dans le dernier numéro paru du *Grand Jeu* ne manque ni de dignité, ni d'habileté ! Feignant d'ignorer la manœuvre qui visait à le séparer de son groupe, il en souligne la spécificité comme « communauté initiatique », et reformule ainsi la question : pourquoi le *Grand Jeu* tient-il à demeurer à l'écart du surréalisme ? S'il concède que leur but est identique et qu'ils sont d'accord sur le principe d'une action révolutionnaire (faisant même état d'un plan d'action commune apporté par Lecomte rue du Château), il retourne diaboliquement la critique en portant le fer au sein du surréalisme, peuplé d'inutiles, développant une « science amusante » alors que le *Grand Jeu* n'est préoccupé que de métaphysique. Davantage, il reproche à Breton d'abandonner Baudelaire et derrière lui la théorie des Correspondances de Swedenborg, et surtout, à propos de Hegel, de ne pas adopter un monisme total (c'est aussi le reproche qu'il formule plus brutalement dans sa contribution sur le même sujet du n° IV, demeuré inédit jusqu'en 1977). En d'autres termes, il lui demande de faire le ménage dans son propre groupe et d'en venir à des principes absolus avant de chercher à absorber un groupe trop jeune pour avoir fait ses preuves. De tout cela on a retenu la belle réplique : « Prenez garde, André Breton, de figurer plus tard dans les manuels d'histoire littéraire, alors que si nous briguions quelque honneur, ce serait celui d'être inscrits pour la postérité dans l'histoire des cataclysmes.³⁴ »

L'histoire des relations du *Grand Jeu* avec le surréalisme ne s'arrête pas à cette courtoise fin de non-recevoir. Il faudrait poursuivre en examinant les contributions de Daumal, de Renéville, etc. dans la *Nouvelle Revue*

33. *La Révolution surréaliste*, rééd. Jean-Michel Place, 1980, n° 12, p. 52.

34. R. Daumal, « Lettre ouverte à André Breton sur les rapports du surréalisme et du *Grand Jeu* », *Le Grand Jeu*, n° III, p. 82.

Française où Paulhan veillait, et leur retentissement dans la conscience surréaliste... Reste que le débat public soulève un double paradoxe :

1) les justes observations du Grand Jeu se heurtent au principe de réalité qui fait que la revue cesse de paraître faute des moyens dont les surréalistes s'étaient dotés pour publier, non sans difficultés, *Le Surréalisme au service de la révolution* ;

2) le Grand Jeu va connaître en son sein les mêmes discussions et les mêmes exclusions que le surréalisme, pour les mêmes raisons politiques.

Au bilan, les deux groupements se retrouvent aujourd'hui, ensemble (quoiqu'à un niveau différent), dans les histoires de la littérature française, dont ils constituent un solide chapitre du XX^e siècle. On aura pu observer, d'ailleurs, que le procès qui se fit pour la publication de la correspondance de Roger Gilbert-Lecomte fut gagné grâce au témoignage de Mauriac et d'Aragon affirmant que son absence constituerait « une impossibilité de se représenter l'histoire intellectuelle de notre pays ». Mais là n'est pas l'essentiel. Au-delà des contingences matérielles, l'important est que, à travers le groupe et au moyen du groupe des individus aient pu se dépasser eux-mêmes sur la voie de la connaissance.

UNIVERSITÉ PARIS III
SORBONNE NOUVELLE